

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Costé et Bienville.

Printed at the Post Office of New Orleans at Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLVENT AU PRIX REDUIT DE 20 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

Anniversaire de la Fondation de l'Abelle.

NOTRE EDITION DU 1er Septembre

Nous publierons, comme nous en avons l'habitude, le premier Septembre prochain, une édition spéciale qui renfermera des matières de haute actualité en très grande abondance.

Nous retracerons à larges traits cette existence de l'Abelle si mouvementée et intimement liée à l'histoire de la Louisiane.

Cette édition offrira aux négociants, on en conviendra, une occasion exceptionnelle de donner de la publicité à leurs affaires, aussi, les annonces et les commandes de journaux nous arrivent-elles déjà fort nombreuses tous les jours.

La Conférence de La Haye. La Haye, 29 août.—La proposition déposée devant la Conférence de la Paix par les délégués anglais au sujet de l'arbitrage obligatoire, a été amendée à un tel point qu'il est probable qu'elle sera acceptée à l'unanimité.

Feuilleton DE L'ABELLE DE LA N. O. Calvaire de Femme GRAND ROMAN INÉDIT Par Daniel Lesueur PREMIÈRE PARTIE LA MARTYRE BAILLONNEE IV LE MYSTÈRE DE ROIS-LE-ROI (Buck.)

L'Amérique Centrale.

Depuis nombre d'années l'Amérique Centrale est constamment agitée. Il n'y a, pour ainsi dire, pas eu dans cette région du Nouveau Monde un seul moment de tranquillité et de paix, et il en est résulté que sa prospérité a été considérablement retardée et que les intérêts des particuliers, nationaux et étrangers, ont énormément souffert.

Il est vrai que depuis que ces pays ont conquis leur indépendance il en a été à peu près toujours ainsi dans leurs limites, mais ce n'est pas une raison, pour ceux qui y ont des intérêts directs et indirects et sont en mesure d'y apporter un remède, de ne pas déplorer un tel état de choses et de ne pas rechercher les moyens d'y mettre un terme.

Or, en Angleterre, les derniers conquérants furent les Normands de Guillaume Ier, plus petits que les Anglo-Saxons qu'ils subjuguèrent. Au contraire, en France, les Français, de race germanique, étaient plus grands que les Gallo-Romains.

D'ailleurs les luttes intestines et extérieures de ces républiques sont rarement causées par des motifs louables. Ce n'est presque jamais pour défendre l'honneur ou l'intégrité de leur territoire que les citoyens d'une république se lancent contre des voisins.

Après une guerre, l'an dernier, entre trois républiques, le Nicaragua, le Honduras et le Salvador, la paix a été rétablie, et il n'y a pas eu dans aucune de ces républiques sérieuses, mais la tranquillité n'en règne pas davantage dans la région, car le président d'années des républiques, Zelaya, ne songe à rien moins qu'à annexer les pays voisins et à devenir le chef suprême.

Mais il paraît que, cette fois, la coupe a débordé, et que les gouvernements des Etats-Unis et du Mexique, qui sont fatigués des troubles constants et ont, de reste, d'immenses intérêts à protéger dans l'Amérique Centrale, vont intervenir conjointement pour ramener définitivement l'ordre.

On ne voit pas trop pour quel raison les gouvernements des cinq petites républiques repousseraient cette proposition, mais comme avec eux il faut s'attendre à tout, on peut raisonnablement croire que les autorités de Washington et de Mexico seront prêtes à intervenir de façon plus directe et plus efficace s'il est nécessaire.

Curieuse statistique.

Une statistique curieuse—sur-tout par ses conclusions assez inattendues—vient d'être publiée en Angleterre. Il s'agissait de comparer la taille moyenne des Français et des Anglais.

Comme on pouvait le prévoir, c'est l'Anglais qui est le plus grand: il dépasse le Français de près de 8 centimètres: 1 m. 74 contre 1 m. 66—toujours en moyenne, bien entendu.

Mais là ne réside pas l'originalité de l'enquête. Ce qui est plus surprenant c'est que, en Angleterre, la taille moyenne d'un homme du peuple est supérieure de deux à trois centimètres à celle d'un gentleman, tandis qu'en France, c'est le phénomène contraire qui a lieu.

Et voici comment on cherche à rendre compte de cette contradiction, on apparence inexplicable. Les membres de l'aristocratie, dans chaque pays, dit-on, descendent en général de la dernière race conquérante, tandis que les paysans et ouvriers appartiennent en grande majorité à la race conquise.

Or, en Angleterre, les derniers conquérants furent les Normands de Guillaume Ier, plus petits que les Anglo-Saxons qu'ils subjuguèrent. Au contraire, en France, les Français, de race germanique, étaient plus grands que les Gallo-Romains.

Si la chose est exacte, il serait vraiment curieux que des invasions aussi lointaines aient laissé des traces aussi nettes jusqu'à nos jours.

Les longs procès.

Il est, en France, des procès qui durent longtemps. M. Chaumet en sait quelque chose.

Sous ce rapport, la Basoche n'a rien à envier. Qu'on en juge—c'est le mot—par cette anecdote, si elle est vraie.

Un seigneur russe, apprenant qu'une grande dame de sa connaissance vient d'avoir un fils, lui propose comme nourrice une de ses jeunes maîtresses. L'offre est acceptée et la nourrice allaite pendant vingt jours le nouveau-né. Soudain, ôdant à une tumeur, le seigneur reprend la nourrice. Protestations de la grande dame et procès.

Un matin, tandis que l'empereur Nicolas passait une revue, un messager remit un pli cacheté à un colonel des chevaliers-gardes. —Qu'est-ce? interrogea l'Empereur. —C'était la notification d'un jugement qui condamnait le maître de la nourrice à laisser à celui qui se nourrissait jusqu'à ce qu'il fut sévré. Et l'Empereur ayant demandé: —Quel est ce nourrisson? —C'est moi, sire, répondit le colonel.

AMUSEMENTS. DAUPHINE.

Il y aura deux représentations de "The King and Queen of Gamblers" aujourd'hui au Théâtre Dauphine, et conséquemment deux salles bondées.

Un autre succès attend la troupe Barry-Baïke, dimanche et les

GREENWALL.

Au Théâtre Greenwall la saison 1907-1908 s'ouvre dimanche prochain en matinée, par une représentation de vaudeville moderne dont le programme comprend les "Great Hyde Comedians" et les "Blue Ribbon Girls".

La vente des places pour la première et les représentations subséquentes a été excellente.

UNESSENT.

Il y avait foule hier au contrôle du Théâtre Crescent quand a commencé la vente des places pour la première semaine de la saison, saison qui s'ouvre dimanche prochain.

WHITE CITY.

La troupe Olympia donne les deux dernières représentations de "La Perichole" ce soir et demain soir au Casino de la White City. Dimanche elle paraîtra dans "The Bohemian Girl" et le lendemain, pour la clôture définitive, elle jouera "Olivette".

WEST END.

La brise qui souffle chaque soir du Lac est aussi agréable que vivifiante pour ceux qui vont se reposer des fatigues de la journée à West End.

Le concert de l'orchestre, la représentation de vaudeville et les vues animées du kinodrome augmentent le plaisir et sont applaudis par des milliers de personnes.

DEPECHEES TELEGRAPHIQUES

Le président Fallières est décoré de l'Ordre du Ohyrsanthème.

Paris, 29 août.—M. Kurino, l'ambassadeur du Japon à Paris, a remis aujourd'hui, au nom de son gouvernement, l'Ordre du Chrysanthème au président Fallières.

Arrivée du secrétaire Taft à Denver.

Denver, Colo., 29 août.—M. Wm H. Taft, secrétaire du Département de la guerre, est arrivé ce matin à Denver.

Il a été reçu à la gare par un comité du parti républicain qui l'a conduit au Fort Logan où a lieu une revue des troupes.

Le comte Witte.

Londres, 29 août.—Le comte Witte, qui a une époque était l'homme politique le plus puissant de la Russie, après le Tsar, vient d'accepter les fonctions de directeur du département étranger de la Banque de Russie.

Cette nomination met fin à la vie officielle du comte Witte.

Le voyage de professeur Rowe au Pérou.

Lima, Pérou, 29 août.—Le Dr Leo S. Rowe, professeur d'économie politique à l'Université de Pennsylvanie, qui était parti de Lima le 24 août pour Cerro de Pasco, est arrivé à destination hier après midi, et a envoyé au ministre des affaires étrangères péruvien, Senor Pasco, le télégramme suivant: "Je vous remercie de votre généreuse hospitalité j'ai joui d'une des excursions les plus surprenantes qu'il soit possible de faire sur le continent américain. Je vous prie d'accepter mes remerciements et ceux de mes compagnons."

Evasion de deux forçats.

Joliet, Ill., 29 avril.—Edwin Kuin et Harry Harmon ont réussi à s'évader hier du pénitencier d'Etat et jusqu'ici ont déjoué toutes les recherches des gardiens lancés à leur poursuite avec des limiers. Kuin est considéré comme l'un des plus audacieux cambrioleurs des Etats-Unis. Il purgeait une condamnation de vingt ans de prison.

Les deux forçats qui étaient employés comme firmiers dans l'hôpital du pénitencier, ont profité d'un moment où personne ne s'occupait d'eux pour ouvrir les barreaux d'une fenêtre et descendre dans la cour au moyen d'une corde.

Officier d'académie.

Newport, R. I., 29 août.—Mme Chadwick, la femme du contre-amiral French W. Chadwick, de la marine des Etats-Unis, a été décorée officier d'académie par ordre du Président Fallières.

Mme Chadwick avait reçu jadis plusieurs fois l'Ordre de la Croix-Rouge, du gouvernement français, le ruban violet auquel la croix enrichie de grenats a été épinglée hier par M. Des Portes de la Foix, chargé d'affaires de l'ambassade française.

La décoration est en reconnaissance du dévouement de Mme Chadwick à la cause française et de la part active qu'elle a prise dans la formation de la Société de l'Alliance Française ici.

Mort du chirurgien Vandoye.

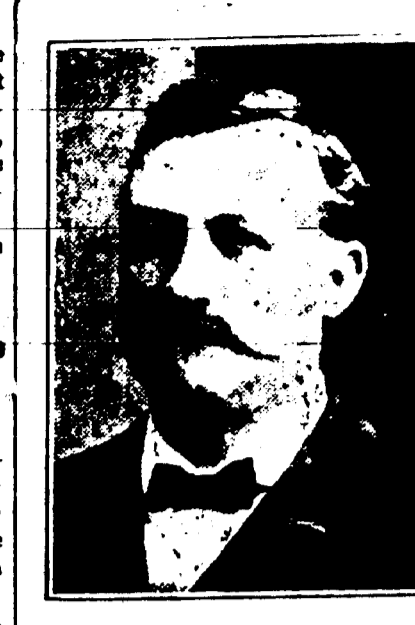
Kansas City, Mo., 29 août.—Le Dr Augustus C. O. Vandoye, ancien chirurgien de l'Armée des Etats-Unis, est mort la nuit dernière à Kansas City, à l'âge de 74 ans.

La peste à San Francisco.

San Francisco, 29 août.—Depuis le 18 juin neuf cas de peste bubonique ont été découverts dans cette ville, causant la mort de sept personnes.

Les autorités fédérales ont envoyé un chirurgien de la marine à San Francisco pour y faire une enquête sur les causes de la maladie et établir une sévère quarantaine sur les navires venant de l'Orient.

Les fonctionnaires du Bureau de Santé envisagent la situation avec calme et déclarent que les mesures les plus rigoureuses ont été prises pour prévenir le développement de l'épidémie.



Mort de M. Clément Jaubert

Il n'est pas de plus grande conquérante que la mort, chaque minute pour elle marque une sombre victime, une exécution. C'est une ennemie qu'on ne peut vaincre; une ennemie à laquelle on ne peut se soustraire, que ne trompe aucun artifice, aucune stratégie. Au contraire, toute seconde en rapproche; plus présente, plus près toujours: on est sa proie certaine.

Cette implacable mort vient de prendre un homme excellent, et a mis de la cruauté à la ravir à l'affection d'une famille nombreuse, d'un vaste cercle d'amis, en le morcelant pour ainsi dire, en le faisant lentement descendre dans la tombe, M. Clément Jaubert.

Atteint d'un mal devant lequel la Médecine et la Chirurgie sont impuissantes, M. Jaubert, la tristesse dans l'âme et présentant sans doute sa fin prochaine, fut allé se faire soigner à l'Asile Touro. Une première fois il avait subi une opération qui, bien que réussie, ne l'avait pas entièrement débarrassé de son mal; et c'est assurément cette fois que le docteur qui l'avait fait perdre l'espoir d'une guérison complète.

Mais l'homme était courageux; et si à ses heures de solitude, d'ennui, il se laissait envahir par des pensées sombres, jamais devant sa famille, ses amis n'en laissait rien paraître.

Mais la mort le guettait toujours, et c'est, il y a environ deux mois, qu'il dut retourner à l'Asile Touro pour encore se livrer aux chirurgiens. Cette dernière captivité parut une éternité au pauvre malade; à ses atroces souffrances physiques s'ajoutaient des souffrances morales; son cœur se serrait toutes les fois que lui apparaissait l'image des deux enfants qu'il aimait et tendrement, un fils et une fille en bas âge, auxquels il servait de père et de mère, car les petits-êtres n'avaient pas ou avaient peu connu leur mère.

M. Jaubert était jeune encore; il n'avait que 47 ans; et la vie exemplaire qu'il avait toujours menée lui avait permis de conserver toute la force, toute la vigueur de l'âge viril. Il était né à Barcelonnette, dans les Basses Alpes, en France, le 7 avril 1860, et était venu en Amérique à quinze ans. Il alla d'abord dans la ville de Mexico où il trouva quelque emploi, et y demeura quatre ans.

En 1880 il vint à la Nouvelle-Orléans et après avoir été au service de la maison C. Jaubert & Cie, il fonda avec deux de ses frères la maison F. Jaubert & Cie, à l'angle des rues Magazine et Common, maison faisant l'importation des tissus et qui bien vite acquit une très enviable réputation de droiture, d'honorabilité.

La maison nouvelle fit de brillantes affaires, et M. Clément Jaubert, quelques années plus tard, s'en retire, ayant suffisamment

amassé pour jouir d'une large aisance et vivre de ses revenus.

Le 2 juin 1894, M. Jaubert épousa Mlle Odile Tujague, fille de M. François Tujague, de regrettable mémoire; et de cette heureuse union naquirent deux enfants, ce garçon et cette fille dont il s'est séparé avec un grand brisement de cœur; ces petits êtres qui faisaient son bonheur aujourd'hui et seraient sa fierté demain; ces petits êtres qu'il mettait un ineffable plaisir à regarder grandir, dont la pensée emplissait son âme; douce floraison qui lui était comme un bouquet dont le parfum vivifiait ses forces affectives, s'emparait de tout son être.

M. Jaubert était un des membres les plus respectables de la colonie française de la Nouvelle-Orléans; il faisait partie de la Société française de Bienfaisance et d'Assistance Mutuelle de la Nouvelle-Orléans, de l'Orphelin Français, de l'Athénée Louisianais, de la Société française du 14 juillet, de la Ligue Française; et depuis cinq ans était président de l'Union Française.

C'est à cette dernière œuvre qu'il consacra le meilleur et le plus de son temps; il y était profondément et doublement attaché parce que l'Union est méritante et fut fondée par son beau-père.

M. Jaubert était d'un abord froid, mais sa froideur n'était qu'apparente. En tout il se montrait d'une parfaite correction; et dans ses entretiens il apportait une grande mesure; jamais ne s'emballait-il; jamais ne manquait-il de bienveillance.

M. Jaubert s'en est allé muni des secours de la religion. Le destin a eu pour lui ses plus grandes cruautés. Non seulement l'avait-il marqué comme une précoce victime, mais encore il a fallu pour assombrir le drame qu'il lui envoyât un mal inexorable qui l'a mené au cruel dénouement après lui avoir fait subir toutes les angoisses, lui avoir fait éprouver toutes les tristesses, le pauvre homme a eu à trouver long de mourir; mais il a eu la radieuse consolation d'avoir mérité l'estime, l'affection d'une belle-mère qui l'a aimé comme un fils et qui mettra de la pitié à honorer sa mémoire.

A la famille Tujague et à la famille Jaubert que cette mort met en deuil, nous envoyons l'expression de notre respectueuse sympathie.

La paix dans l'Amérique Centrale.

Washington, 29 août.—Les ministres des diverses républiques de l'Amérique Centrale se sont réunis ce matin au département d'Etat, où, au nom de leurs gouvernements respectifs ils ont formellement remercié le secrétaire Root des négociations entre prises pour rétablir une paix permanente dans l'Amérique Centrale.

M. Coris, ministre du Nicaragua, a déclaré que les républiques tiendraient probablement une conférence à Washington, dans le courant de l'hiver, pour régler les derniers incidents qui ont failli entraîner un conflit entre le Salvador et le Nicaragua.

Avis Important.

Un monsieur français, professeur (B. S. Université de Paris), nouvellement arrivé à la Nouvelle-Orléans, se proposant un voyage de reconnaissance en passant par la Nouvelle-Orléans, connaît parfaitement le complot qui se tramait contre les élections françaises en situation de départ. Traditions locales, etc. Professeur de la Nouvelle-Orléans, B. O. 1814-1815.

avec force, avait enfoncé la pointe de l'arme jusqu'au cœur, et la mort dut être instantanée. —En outre, elle devait avoir été donnée par surprise. Car on ne remarquait aucune trace de lutte. Nulle contraction n'aurait trahi les traits de la victime. Les yeux encore ouverts, quoique voilés par l'agonie n'exprimaient que de la stupeur. —On plaça le malheureux sur son lit. Et, pendant que le maire se livrait aux premières constatations, le brigadier de gendarmerie se rendit à la gare pour télégraphier au Parquet de Melun. —C'est ce matin seulement, à l'heure où nous mettons sous presse, que les magistrats, au arrivant, découvrirent que l'assassin ne s'appelait pas du tout M. Laurent, mais n'était autre que le sculpteur bien connu, Pierre Bernal. —Des cartes de visite trouvées dans les poches de cet infortuné, des lettres à son adresse, et surtout sa physionomie, plus ou moins familière à ces messieurs au courant du monde des arts, ne leur laissèrent pas de doute. —Ils n'en eurent pas davantage quant aux motifs qui amenaient le jeune homme, sous un nom supposé, dans cette discrète maison de campagne. —Evidemment, il était venu y attendre une femme. La galante mise en scène n'indiquait de reste

—Ont-ils du toquet, ces obscurs! cria-t-elle. En voici deux qui refusent d'aller à la gare de Lyon. —Bonne de naissance! grommela son maître, qui vous a parlé de la gare de Lyon? —Monsieur ne va pas à?... —Je vais à Montmartre. —La femme est un tel air d'ahurissement, que M. de Mirvert, bien que peu loquace, se laissa induire à une explication: —Si j'ai mis la main sur Anne de Bretagne, vous pensez bien que je ne me la laisserai souffrir par personne. —Anne de Bretagne?... balbutia Estelle, qui entendit vaguement à la phrase un sens bien éloigné du véritable. Ah! monsieur la connaît, cette gradine! Monsieur va d'abord chez elle. M. de Mirvert n'attendit qu'à moitié. Il hélait un fiacre. —Ce pauvre monsieur Pierre! gémit encore Estelle. —Je ne puis plus rien pour lui, dit le collectionneur, parlant plutôt à soi-même qu'à ses servants. Tant qu'il a vécu, il a cultivé son génie. Il est mort follement, abondamment.... Ah! l'insensé.... Mais c'est fini. Son destin n'est plus qu'un fait divers. Allons voir Anne de Bretagne! Il tapa de la canne sur le trottoir, et se dirigea vers la voiture. Malgré toute sa résolution, ses maigres jambes vacillaient, comme tirées au hasard par des fi

celles. Son visage exsangue s'embrasait de tons jaunâtres. On eût dit d'une cire brâquement patinée par une rafale de ourdres. —C'est à Montmartre, qu'on l'a tué, monsieur Bernal! —Pas du tout. Il avait une maison close, à la campagne, paraît. Une maison de rendez-vous. —Il devait s'en passer des orgies!... —Un jeune homme qu'avait l'air si bien! —Qué que vous voulez, mame Grouille? Quand on esculpte tout le temps des femmes nues, ça doit vous porter au cerveau. C'est pas un métier de chrétien, vous me direz ce que vous voudrez. —Mais alors, cette cocotte?... Comment l'appellez-vous?... Anne de Bretagne.... Elle est offerte?... —Elle va l'être. Monsieur est parti pour cela. On me la soufflera pas, qu'il a dit; je mettrai la main dessus. —Les deux commères continuèrent d'échanger leurs impressions, quand un monsieur mal rasé, à l'air rogne, traversa le jardin devant la maison, et partit sur le seuil de la loge. —Monsieur de Mirvert? demanda-t-il. —Il est sorti. —Vous êtes bien sûre? —Si vous avez quelque chose à lui faire dire.... Je suis sa femme de chambre, dit Estelle, se redressant avec dignité.

Quand il vit le monchoir déployé et les yeux rouges de l'inéligante camériste, le visiteur eut un mouvement. —Vous devez savoir?... prononça-t-il. —Hélas! oui, monsieur, gémit Estelle, fondant en larmes. —Et bien! et votre maître est là, insistez pour qu'il me reçoive. Je suis inspecteur de la Sûreté. —Mais monsieur est vraiment sorti. Il est allé faire arrêter Anne de Bretagne. —Anne de Bretagne! répéta le policier abasourdi. —La concierge prit la parole—car les sanglots suffoquaient Estelle. Et ravie de son importance, elle expliqua qu'il s'agissait d'une personne aux moeurs légères, cause du drame de Bois-le-Roi. —Vous dites "Anne de Bretagne"? répéta l'homme du quel des Orfèvres en griffonnant sur son carnet. Vous devez faire arreter. Nous n'avons aucune fièvre sous ce nom-là, parmi les demi-mondaines, à la Préfecture. Enfin, c'est déjà beaucoup que M. de Mirvert connaisse la femme. Nous n'espérons pas mettre de si tôt le grappin sur elle. —Il s'éloigna, enchanté de l'ambaine, et annonçant qu'il reviendrait le soir. —Son rapport ne devait lui valoir qu'une forte semonce de ses chefs. Mais, comme un petit reporter, presque nouveau-né, lui succéda dans la loge de madame